

Paul Béliveau, ou La peinture conquérante

Louise Déry

Volume 29, Number 117, December 1984, January–February 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/54195ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Déry, L. (1984). Paul Béliveau, ou La peinture conquérante. *Vie des arts*, 29(117), 34–35.



1. Paul BÉLIVEAU
Grand débordement IV, 1983.
 Dessin et acrylique sur papier Arche;
 183cm x 121.
 Ministère des Affaires Culturelles, Coll. Prêt d'œuvres d'art.

L'expression plastique, chez Paul Béliveau, s'est enrichie, depuis deux ans, d'une nouvelle sensibilité qui émerge de la conquête progressive, expansive de la couleur. Dans une pratique longtemps marquée par l'expérimentation rigoureuse du dessin, le travail technique de la lithographie et la prédominance du noir et blanc, voilà que s'insinuent, avec bonheur, les débordements d'une picturalité conquérante.

Paul Béliveau, ou La peinture conquérante

Louise DÉRY

Un dialogue entre le dessin et la couleur

L'activité artistique, entreprise avec une assiduité et un talent prometteurs par Paul Béliveau depuis 1977, était essentiellement axée à ses débuts sur le dessin et la lithographie. Au fil des ans, ce jeune artiste de Québec a expérimenté différentes approches formelles du plan pictural et, aujourd'hui, plusieurs séries à caractère thématique témoignent d'une dynamique de recherche en constant renouvellement, mais sans rupture dans son processus.

C'est ainsi que l'ensemble des *Abîmes*, *Intermittences*, *Entailles* et *Débordements*, jusqu'à la récente production des *Réminiscences*, illustre une démarche féconde principalement articulée, depuis 1983, autour d'un dialogue de plus en plus soutenu entre le dessin et la peinture. Cette position dialectique des deux codes se traduit dans l'œuvre par des jeux de tension où la figuration côtoie la non-figuration, le noir et blanc cède du terrain à la couleur et la technicité du dessin contraste avec une application gestuelle de la couleur. Ces dualités, qu'une exposition itinérante des derniers grands formats de Béliveau donne l'occasion d'examiner¹, instaurent un rapport dichotomique intéressant entre le construit, le raisonné, et ce qui est déconstruit, éclaté. Mais le rapport à l'objet dessiné, à la couleur et à l'espace s'y manifeste de telle sorte qu'il engendre une position précaire entre ce qui peut être perçu à la fois comme dialogue et comme confrontation.

Dialogue ou confrontation?

Béliveau explore, dans les œuvres antérieures à 1982, le langage du dessin dans sa finitude. La 5^e entaille par déplacement révèle, par exemple, une perfection graphique presque clinique, en dépit de sujets connotant un monde en dématérialisation (vestiges du passé). L'artiste traduit, par un appel à la mémoire où s'infiltré le pouvoir de l'imaginaire, des lieux ou objets dont ne subsiste souvent qu'un fragment et entretient un rapport résolument ambigu entre la forme dessinée et la blancheur du support.

Bientôt le format prend des dimensions plus importantes et la couleur apparaît, d'abord timide, ne sachant trop comment établir le dialogue avec le dessin. Elle se contente, par exemple, d'enserrer en large plage les fragments de figuration. Dans l'œuvre intitulée *Grand débordement IV*, la couleur, encore assujettie au dessin, se fait tracé en délimitant la forme d'une arcade. Pourtant, elle revendique également sa pleine réalité matérielle par des effets de coulure, des débordements.

Graduellement, Paul Béliveau insiste sur la couleur dans son expressivité propre. La force concrète de la peinture-matière, notamment par la massivité et la somptuosité des bleus et des noirs, transgresse la noblesse et la rigueur analytique du dessin. En effet, la peinture cache des éléments graphiques par superposition mais cette dénégation, ce brouillage des traces, n'est toutefois pas globale et définitive. L'état hybride de l'œuvre témoigne de son devenir, de sa transformation et présente des interventions successives, diachroniques, qui dissimulent des états graphiques variés.

Dans la plupart des cas, l'artiste part d'une image – souvent une photographie – qu'il prolonge, détourne et extrait de son contexte. Il dessine l'objet ou le lieu fragmenté et établit sur le support un rapport à l'espace qui ne se réfère pas à l'expérience du monde externe. La couleur intervient secondement, transforme à nouveau l'espace du dessin, du graphisme – recompose un espace autre. En ce sens, l'acte gestuel et libérateur de la peinture procède d'abord de la déconstruction, qui compromet la lecture préalablement unifiée du dessin. En revanche, la surface maçonnée, reconstruite par la couleur, engendre une densité de significations, une accumulation de données.

Le tableau se révèle d'abord au regardeur dans sa monumentalité et dans sa théâtralité. Il met en scène une relative surcharge d'éléments: formes colorées, objets dessinés, portions de chartes de couleur, balises et éléments variés de cadrage. Le champ pictural exerce, par cette multiplicité et variété de signes, un attrait réel qui se joue tant au niveau d'un certain pouvoir de séduction (sensualité de la couleur), qu'à celui des éléments de surprise qu'il comporte.

Dans certaines œuvres réalisées en 1984, l'artiste met à contribution des éléments découpés qui investissent le format de nouvelles relations dimensionnelles. Ainsi, les portions de dessin sont parfois reléguées à la périphérie, et la bordure du papier s'effrite pour en suivre le contour. Ailleurs, des unités formelles distinctes, découpées, et déposées sur le plan en compromettent la géométrie habituelle. L'image accède ainsi à des types de lecture variés alors que les contours ne se font pas simplement l'écho des formes intérieures, mais participent pleinement à l'organisation formelle de l'œuvre.

L'éclatement du format conventionnel, sans trop insister sur ce procédé qui pourrait s'avérer provisoire à l'intérieur de la démarche de Béliveau, génère toutefois un dynamisme critique efficace. Le besoin pour l'artiste d'établir, au moyen de balises, les limites et le cadrage de l'image, trouve ici une alternative intéressante. Toutefois, on peut envisager l'idée qu'il s'agit là d'une étape vers l'élimination progressive des éléments de bordure autour de l'œuvre.

2. Sans titre, 1984.

Dessin et acrylique sur papier Arche;

132cm x 213.

Coll. de l'artiste.

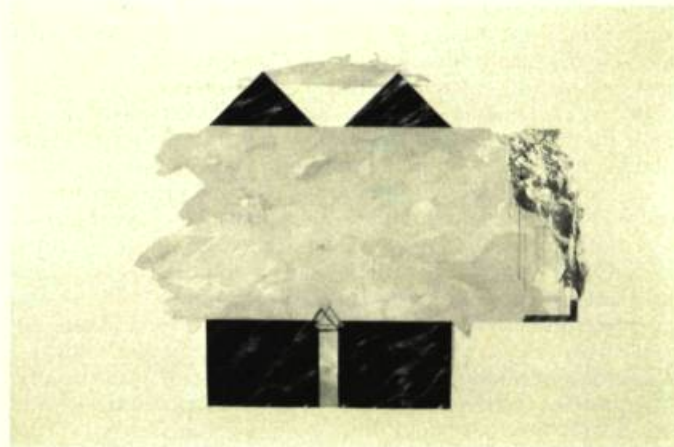


L'exigence du risque

Les œuvres récentes de Paul Béliveau introduisent, par la cohabitation des moyens dont elles font montre, un risque important de rupture. Dans l'exercice même de son art, l'artiste en subit les tensions. D'une part, sa relation au dessin s'avère réfléchie, austère, voire rituelle, et l'inscrit dans le passé par le jeu de la mémoire. En revanche, l'application de la couleur représente pour lui l'inévitable, l'instantané, l'éphémère, et le relie au présent dans l'immédiateté et le poids soudain du geste.

Cette position de dualités tant formelles que symboliques et émotives entretient dans les œuvres de Béliveau, un vertige presque baroque. Certes, le procédé qui a conduit à cet équilibre troublant et difficile n'est pas apparu du jour au lendemain. Il procède d'un cheminement où les balises se sont faites de plus en plus rares, où l'exigence du risque s'est faite de plus en plus pressante, incontournable. Et si l'art de Béliveau, en ce moment, s'accommoder mal de certitudes, il ouvre sur un potentiel véritable où tout peut se produire dans cet enjeu qui place, sur la corde raide, le dessin et la peinture.

1. Après Montréal, Rivière-du-Loup et Drummondville, en 1984, les œuvres de Béliveau seront exposées au Musée de Joliette (début 1985), au Centre national d'exposition de Jonquière (Mars 1985) et à la Memorial Art Gallery, Saint-Jean, Terre-Neuve (Automne, 1985).



3. Sans titre, 1984.

Dessin et acrylique sur papier Arche;

160cm x 184.

Coll. de l'artiste.